LA RÉPUBLIQUE POLONAISE

RZECZPOSPOLITA POLSKA

20 c.

Paraissant deux fois par mois en français
et deux fois en polonais

Rédaction et Administration :
216, Bd Raspail, Paris (14e) - Tél. : Fleurus 14-95

1re Année. — N° 8. — 15 Novembre 1917.

Abonnements :
Un An : 8 fr. — Six Mois : 4 fr.

SOMMAIRE

AVIS A NOS ABONNÉS POLONAIS

Pour donner plus d'ampleur à notre journal, nous supprimerons désormais la quatrième page polonaise que nous remplacerons par un numéro intégralement rédigé en polonais qui paraîtra deux fois par mois.

Le prix de l'abonnement reste le même.

La Conférence Interralliée

Les Polonais attendent avec une grande anxiété les décisions de cette prochaine conférence, qui devra certainement se prononcer d'une façon précise sur la question polonaise.

Jusqu'ici, les Démocraties occidentales n'ont fait que deux déclarations collectives à ce sujet. Dans la première, celle du 10 janvier dernier, en réponse au message du Président Wilson, elles se sont bornées à dire que les intentions de sa Majesté l'Empereur de Russie à l'égard de la Pologne ont été clairement indiquées par la proclamation qu'il vient d'adresser à ses armées. Dans la seconde, du 14 avril dernier, adressée au Gouvernement provisoire russe, en réponse à son manifeste concernant la Pologne, les Alliés disent qu'ils partagent les sentiments dont s'est inspiré le Gouvernement russe. Enfin, dans la déclaration transmise à M. Milioukof par l'Ambassadeur de France à Petrograd, il est dit : La République Française voit dans la *Décision de la Russie* le triomphe des principes de liberté.

Ces déclarations indiquent que les alliés considèrent la question polonaise comme une affaire russe, et que la Russie a seule le droit de décider du sort de la Pologne.

Elles prouvent en outre que les *Démocraties occidentales ne se sont pas encore rendu compte de l'intérêt que présente pour elles le rétablissement de l'Etat polonais.* Quelques politiciens s'obstinent même à garder leurs illusions sur la Russie, au point de prétendre que la création d'une Pologne ne ferait qu'affaiblir inutilement l'allié russe. Ils soutiennent qu'une Pologne indépendante, supprimant la frontière russo-allemande ou la réduisant à un front de peu de longeur et par conséquent facilement défendable, rendrait impossible une intervention future de la Russie contre l'Allemagne.

Tout spécieux qu'il soit, cet argument est de nature à impressionner l'opinion publique qui n'a malheureusement que de bien vagues notions sur notre situation exacte dans le monde slave ; il pèche par la base, car il admet : que l'alliance avec la Russie doit durer éternellement ; que la Russie est seule capable d'aider les Puissances occidentales dans leur lutte avec l'Allemagne ; enfin, que la future Pologne leur sera *a priori* hostile.

Or, ces trois suppositions sont fausses.

Le vrai, c'est la possibilité d'un nouveau conflit ; car, quelle que soit l'ampleur de la victoire, on ne peut songer à exterminer complètement les 75 millions de Germains. Il est donc absolument indispensable, pour les Puissances occidentales, d'avoir toujours, à l'Est de l'Allemagne un allié puissant capable de la tenir en échec.

Leur nouvel allié naturel est tout indiqué ; c'est la Pologne.

Une Pologne grande et forte peut seule remplacer avantageusement la Russie.

Les combinaisons balkaniques, les empires Yougo-slaves, si chers aux diplomates, ne pourront jamais remplacer le concours d'une Pologne indépendante et forte, d'autant plus qu'il importe moins de menacer l'Autriche, que de tenir en échec le principal adversaire : l'Allemagne.

La Pologne seule peut assumer cette tâche. Elle la remplira d'autant plus facilement qu'elle redeviendra, comme dans le passé, un centre d'attraction pour d'autres nationalités et constituera ainsi un rempart solide contre les convoitises démesurées de l'Allemagne.

.˙.

Nous nous sommes placés exclusivement sur le terrain de l'intérêt des Puissances occidentales, sans évoquer ni les droits sacrés de la Pologne, ni les principes de la Justice et de la Liberté des peuples, hautement proclamés par elles... car nous savons parfaitement, qu'en politique les sentiments et les théories, si belles qu'elles soient, n'existe plus quand l'intérêt de ceux qui décident est en jeu !

Toutefois, à côté de l'intérêt matériel il y a aussi l'intérêt moral qui est souvent le meilleur gage du premier. Or, l'intérêt moral des Alliés occidentaux exige que la Pologne reçoive d'eux sa liberté complète. Ils doivent se l'attacher dès maintenant, en prenant tout de suite en mains sa cause, que l'influence néfaste de la Russie leur a fait trop longtemps délaisser.

Une grande nation comme la nôtre, ne peut et ne veut plus vivre d'illusions ou de rêves et se contenter de vagues assurances de sympathie.

Les Empires du Centre l'ont si bien compris, que malgré l'indifférence tenace que la Pologne oppose à leurs projets, ils n'ont pas hésité à lui faire des concessions de plus en plus sérieuses.

Toutefois, la situation en Pologne devient particulièrement grave. Elle se voit acculée à la nécessité de choisir une orientation politique précise et obligée de prendre des décisions.

Il faut qu'elle soit fixée. Il faut, comme le disait encore le 3 mai dernier un diplomate éminent et nullement polonophile : « Que les Alliés parlent clairement, « qu'ils fixent les limites de la Pologne unie, indépen- « dante et autonome, telle qu'ils la conçoivent, qu'ils « s'engagent solidairement à assurer sa liberté et sa « sécurité ».

L'heure des hésitations ou des tergiversations est définitivement passée. Il faut se prononcer franchement. C'est le seul moyen de déjouer les projets allemands sur la Pologne, de regagner la confianee absolue de la nation polonaise et de s'assurer pour l'avenir l'amitié et le concours du futur Etat Polonais.

Joseph de Lipkowski.

Emilie PLATER

1806-1831.

« Polsko, moja droga,
Wierzę w Cię jak w Boga. »

Une grande âme dans un corps frêle.

Une petite sœur de Jeanne d'Arc avec une destinée moins belle, mais la même passion ardente de vivre et de mourir pour la patrie.

Elle naquit à Vilna, le 13 novembre 1806, du comte Xavier Plater et de la comtesse Anna de Mohl ; sa jeunesse s'écoula auprès de sa mère, à Lixna, près de Dunabourg, dans la Livonie Polonaise, où s'était établie depuis plusieurs siècles cette famille Plater qui a donné à la Pologne tant d'hommes remarquables.

Simple et douce, dès son plus jeune âge s'affirme chez elle un penchant au rêve et à la mélancolie qui lui fait préférer la lecture à tout autre plaisir. Elle fuit les salons de Lixna ; les distractions mondaines lui sont odieuses « car ce n'étaient pas des plaisirs qu'elle demandait, c'étaient des émotions, et des émotions fortes et passionnées » dit Straszewicz. Elle se renferme dans l'étude des annales Polonaises, de l'histoire européenne, et surtout de la vie de Jeanne-d'Arc pour qui elle a un culte et une attirance : comme elle, elle n'a d'autre sentiment que celui d'une mission. Ce fut le souffle de sa vie. Elle se prépare à être une héroïne avec l'application et la ténacité qu'une femme peut mettre au service de son plus grand désir : elle fortifie son corps, s'entraîne à la course, monte à cheval, s'exerce au tir, et ne se repose de ses fatigues physiques que dans la recherche de difficiles problèmes de mathématiques.

Elle rencontre à Lixna le général commandant la garnison Russe ; il la demande en mariage, elle refuse par ces mots :

— Je suis Polonaise.

Comme toutes les femmes de son pays, dont l'édu-



Emilie Plater

cation est avant tout patriotique, elle apprit qu'elle était polonaise avant de savoir qu'elle était femme.

Elle veut voyager, « non comme les hommes pour recueillir à l'étranger le fruit d'une civilisation plus avancée que la nôtre. Moi faible et peu instruite je ne veux que connaître mon pays pour l'aimer avec plus de force. » Sa visite à Cracovie est émouvante comme un pèlerinage. Elle y vit la gloire de sa patrie, les souvenirs de tout un passé fécond en enseignements magnifiques ; et recueillit à chaque étape un encouragement et une raison de persévérer à servir et à espérer. Au château de Pieskowa Skala, elle s'arrêta longuement devant le portrait d'une jeune religieuse aux yeux noirs, et dont la main fine s'appuie sur un sabre. C'était une dame de la famille Wielopolski ; dominée par l'esprit chevaleresque, elle se déguisa en homme pour combattre les ennemis de la patrie ; l'opinion ne lui pardonna pas cette licence, et elle s'ensevelit au fond d'un cloître où elle mourut d'ennui. Emilie demanda d'autres détails sur la vie de cette religieuse ; on ne put lui en fournir. Mais le souvenir de cette femme virile ne la quitte plus.

Peu après, éclata la Révolution de 1830.

Déçus par l'inertie du Gouvernement de Varsovie, les Lithuaniens sont près d'abandonner la cause polonaise. Qui sait même si l'idée de la patrie va survivre à la faillite du roi ? Emilie entreprend de recréer l'enthousiasme et la foi. Elle parle au peuple, se rend à Wilna pour se concerter avec le comité directeur. On lui en refuse l'accès parce que c'est une femme. L'idée de quitter son projet ne lui vient même pas : prendre la forteresse de Dunabourg, arborer le drapeau sur la rive gauche de Dzwina, c'est-à-dire transporter de ce fait l'insurrection en Livonie et en Russie Blanche, faire de l'insurrection locale la révolution nationale, telle est la vaste conception qu'elle entrevoit à travers le fait épisodique et isolé.

La prise de Rosié par Gruzewski est le signal de l'acte ; elle se rend auprès des insurgés, les excite, les supplie, et le dimanche 29 mars 1831, elle part, armée, avec son amie, Mlle Prucinska et deux compatriotes pour Dousiaty, aux avants-postes. A la fin du jour elle a réuni 280 chasseurs, quelques centaines de faucheurs, 60 cavaliers, devant lesquels l'ennemi abandonne Dunabourg, mais jusqu'à l'arrivée de renforts, — un bataillon d'infanterie et deux pièces de canon. —

La petite troupe décimée est obligée de revenir sur ses pas. Fatiguée par une marche pénible, elle se retire, traversant l'inévitable dévastation, les villages brûlés dont les habitants ont fui dans les forêts que l'hiver rend glaciales et mortelles.

Lorsque Emilie Plater arriva à Upita où campait le corps d'insurgés commandé par Zaluski, tout le monde accourut en foule pour voir cette femme qui avait donné l'exemple aux hommes et surpassait les plus intrépides. Elle prie les chasseurs de Wilkomir de l'admettre dans leurs rangs ; elle y est reçue par acclamations. Le commandant veut une vraie fête... Mais une décharge de fusils!... ce sont les lanciers russes et l'infanterie qui arrivent en colonnes serrées. On les repousse par deux fois. Emilie est en première ligne, elle affronte la mort, elle la défie, elle y échappe par miracle.

Il faut cependant reculer faute de cartouches. La terre est détrempée, les ennemis n'avancent que difficilement. Emilie abandonnée par les soldats entend derrière elle les pas des chevaux russes. Elle tombe à demi-morte de fatigue et d'épuisement.

Le lendemain elle retrouve le corps de Zaluski, et quitte les chasseurs de Wilkomir pour ceux de Parczewski qui s'en vont vers Vilna. C'est là qu'elle rencontre Marie Raszanowicz venue elle aussi pour courir les dangers de la guerre.

Elle y reçoit du général Chlapowski le grade de Capitaine Commandant la 1re compagnie du 1er régiment de Lithuanie, part pour Kovno, où se rejoignent les insurgés polonais et Lithuaniens. En attendant les prochaines batailles, Emilie étudie la stratégie, s'entraîne par des exercices physiques à de nouvelles fatigues. Rien ne lasse son dévouement et sa patience.

La présence d'esprit et l'action énergique n'étaient pas le fait de tous ceux qui l'entouraient : faute de couper les ponts de la rivière Wilia, l'armée des polonais est culbutée par les Russes après une sanglante bataille. Au dernier engagement, le capitaine Plater « qui a donné les plus grandes preuves de courage et de sang-froid » est cité à l'ordre du jour.

Elle suit Chlapowski. Celui-ci veut conduire ses soldats non en Pologne, mais en Prusse ; elle se refuse à croire à sa trahison : elle va lui demander ce qu'il compte faire, et lorsqu'elle en a la certitude, elle lui reproche sa conduite devant ses soldats : « Allez en Prusse, je ne m'associerai pas à votre honte ; pour moi tant qu'il me restera quelques gouttes de sang, je combattrai pour la patrie. »

Belle, de cette étrange beauté que répand la passion sur un jeune et timide visage, les yeux limpides, naïfs et audacieux contrastant avec une petite bouche de poupée, la taille svelte, bien prise dans son uniforme galonné, telle nous la montre cette lithographie de Villain où le geste un peu conventionnel, et conventionnelle aussi l'envolée romantique des cheveux bouclés, accusent ici heureusement le caractère à la fois enfantin et belliqueux du modèle.

C'est la fin de l'aventure. Elle quitte l'armée avec son cousin le comte César Plater et Marie Raszanowicz. Enveloppés dans de grossières houppelandes de toile qui cachent leurs armes, guidés par un paysan samogitien, ils arrivent après dix jours de marche dans ce pays de collines coupé de marécages, qui entourent les épaisses forêts d'Augustow.

Il fait nuit. La fatigue, la faim et la soif ont épuisé Emilie. Ses pieds ne sont qu'une plaie. Elle ne se plaint pas. Elle se sent mourir, mais elle ne veut pas arrêter ses compagnons de route. Jusqu'au moment où elle tombe sans connaissance.

Le paysan indique la maison d'un patriote. Dès qu'elle revient à elle, Emilie engage ses compagnons à continuer leur route vers Varsovie : « Partez, vous pouvez encore être utile à la patrie. Moi bientôt j'aurai cessé de vivre ».

Marie ne la quitte pas. Peu à peu elle recouvre la santé. Cachée sous le nom de Mlle Korawinska, elle jouit du repos et du calme de la retraite, lorsqu'elle apprend que Varsovie est prise, que la Pologne est retombée dans l'esclavage ! Un sombre désespoir s'empare de son âme et elle meurt le 23 décembre 1831, à 25 ans, comme un lys brisé.

Cette blonde enfant, cette guerrière au corps de statuette, mais dont la volonté et l'élévation si touchantes la placeraient à côté des héroïnes de Châteaubriand, n'a tenté parmi ses contemporains français que le mièvre Ballanche. Il est vrai qu'il l'adore ! Mais qu'il en parle avec mollesse dans la préface du livre insignifiant aussi — de Straszewicz, où la dernière phrase seule, naïve, émue, sentimentale, donne à notre polonaise ce tribut de pitié, ce culte d'admiration que le romantisme a voué à la femme. « On ne prononça pas d'éloge sur sa tombe... on l'enterra avec mystère, à la dérobée, comme une relique. On mit sur sa tombe une croix de bois, une pierre blanche, et pour toute épitaphe : Emilie. »

L. Saisset.

De quel droit ?

M. Terechtchenko, d'après le *Stockholms Dagblad*, aurait autorisé M. André Waltz, publiciste français d'origine Alsacienne, à répéter, entre autres choses, que l'*indépendance économique de la Pologne pourra être réalisée par l'accès à la mer* mais que *toutefois cet accès ne pourrait se trouver sur le territoire de la Lithuanie, celle-ci devant faire partie de la République Russe.*

Ainsi, c'est M. Terechtchenko (et non les Lithuaniens) qui décide que la Lithuanie doit faire partie de la République Russe !

De quel droit ?

Pourquoi plutôt République Russe que République Polonaise ?

Nombreux doivent être ceux qui ont éprouvé une certaine émotion en lisant ce compte rendu de l'interview de M. Waltz.

M. Waltz a-t-il mal interprété les paroles de M. Terechtchenko ou bien est-ce le Stockholms Dagblad qui a mal compris le rapport de M. Waltz ?

Sinon, de quel droit le ministre russe peut-il disposer ainsi des populations de la Lithuanie, qui ne sont pas Russes et *qui ont le droit de disposer d'elles-mêmes* comme toute Nationalité ?

Et qu'entend M. Terechtchenko par *Lithuanie* ? La *Livonie*, la *Courlande* et la *Russie Blanche* sont-elles comprises dans ce qu'il attribue ainsi délibérément à la République Russe ?

J'aime mieux croire que M. Terechtchenko a été mal compris.

***

Chacun sait que le plus douloureux pour les Polonais, c'est d'être partagés.

Depuis près de cent cinquante ans l'humanité entière entend les plaintes et les sanglots des enfants de la République Polonaise. L'âme vivante de la Patrie, toujours présente, fut le seul soutien de tous ceux qui ont souffert mais qui n'ont jamais désespéré.

Ces plaintes, ces sanglots devinrent des hurlements de douleur lorsque la guerre éclata en 1914 et que, frères contre frères, ils durent combattre pour leurs maîtres respectifs. Aucun homme digne de ce nom ne put rester insensible à cette chose hideuse et terrible à la fois. Et cependant... le sol sacré des Sarmates fut lui-même le sanglant théâtre de la lutte.

Quel foi faut-il avoir en la justice immanente pour garder dans une semblable épreuve, le courage, l'espérance et surtout le sang-froid nécessaire au salut de la Patrie et de la race !

Aussi, je suis étonné de voir qu'aujourd'hui, après avoir assisté à ce déroulement d'événements extraordinaires qui depuis plus de trois ans déconcertent le monde, *il y ait encore des hommes qui ne comprennent pas ce que nous voulons*, nous tous qui souffrons depuis si longtemps. La terre chérie où lentement, à travers les âges, s'étaient formées les races sœurs qui s'unirent plus tard librement pour former la République, cette terre chérie fut piétinée par ces mêmes potentats qui nous asservissaient, et certains hommes viennent encore aujourd'hui nous dire qu'une partie de cette République restera sous le joug étranger !

Dans les décombres de l'impérialisme russe abattu, je ne veux relever que ce qui nous appartient à nous, ce qui appartient à notre République. Je veux parler des populations Ruthènes et Balto-Slaves (Lithuaniens et Lettes) et des terres qui leurs appartiennent.

Nous devons d'abord remettre les choses en l'état où

Casimir PRZERWA-TETMAJER

L'ABBE PIERRE

Traduit du polonais par Paul CAZIN

(Suite.)

Parfois, lorsque l'abbé Pierre avait fait un bon somme après son déjeuner, sous l'influence des vieux souvenirs, un souffle de chevalerie le prenait et comme son grand âge le ramenait un peu à l'enfance, M. Delewski devenait sa victime. Du temps que se préparait la guerre prusso-autrichienne, le bon curé, son vieux sabre en main, les pans de sa robe retroussés, exerçait les volontaires dans la cour de la cure, et M. Delewski, alors garçon et commis de greffier, en était. Aussi l'abbé Pierre se sentait-il curieux de temps à autre de savoir si l'organiste n'avait pas oublié la manœuvre.

— Bon ami, prenez cette grande chibouque, pas celle-ci l'autre, la longue, et donnez-moi la courte, s'il vous plaît. Bon ! garde à vous. Marche ! A droite, droite ! A gauche, gauche ! Halte !

L'organiste en nage, haletant, se raidissait comme un arc devant le chanoine qui le passait en revue, lui tapotait le menton du bout de sa chibouque et tirait son gilet gris sur ses pantalons rayés.

Ces exercices guerriers, bien qu'assez rares, mettaient dans tous ses états la gouvernante du chanoine, Mlle Catherine Kapik « comme malséants à la dignité ecclésiastique et préjudiciables à la santé de Monsieur le chanoine ». En attendant, elle se taisait.

Mais un jour, jour de malheur, il arriva que l'abbé Pierre, fameux, en son temps, comme bretteur, et qui avait eu jusqu'à onze duels dont il n'avait remporté qu'une légère éraflure vers l'oreille gauche, en se battant avec M. Boguslas Chomalski auquel il avait décousu la figure, de l'oreille jusqu'au cou, l'abbé Pierre voulut essayer « s'il avait encore la main ».

— Monsieur Delewski, prenez-moi aujourd'hui ce tuyau court, dit-il en se levant de son fauteuil et en enlevant le tuyau de la pipe qu'il venait de fumer.

— Pourquoi, s'il vous plaît?

— Vous verrez. Vous me parerez une quarte.

— Vous dites, Monsieur le chanoine?

— Défendez votre bedaine à gauche, mon bon ami.

L'organiste abasourdi marmotta une prière d'exorcisme.

— Tout esprit loue le Seigneur ! Vrai de vrai ! Mais pourquoi enfin !

— Assez de questions, écoutez seulement. Campez-vous sur la jambe gauche. Mieux. C'est cela. Penchez-vous. Le ventre en arrière. Hou ! quel ventre raide vous avez ! Quand j'étais à votre âge, moi, je l'avais encore comme Mlle Clotilde Timinska, à laquelle j'ai envoyé hier des poires tapées pour son dix-septième anniversaire. Tête haute. La droite libre. Frappez du pied. Un deux ! Bombez la poitrine. La main comme ceci, puis comme ceci. Vous y êtes? Moi, comme ceci, vous, comme ceci ! Un ! Deux ! Garde à vous !

— A vos ordres, Monsieur le chanoine.

— Attention, maintenant. En garde.

L'organiste gémit, et la quarte porta si bien qu'elle alla frapper non seulement le ventre de M. Delewski, mais deux pots de fuchsias posés sur la fenêtre et qui volèrent en éclats.

« Malheurs aux êtres inférieurs
qui tombent entre les épées
des vaillants combattants ! »

déclama le curé debout sur les débris.

Au même instant, Mlle Catherine Kapic, rouge comme une tomate, tombait en obus dons la chambre.

— Monsieur le chanoine !

— Eh bien, quoi ? — fit l'abbé Pierre un peu confondu et cherchant une contenance.

— Honte et sacrilège ! Si l'on vous voyait ! Un chanoine, comme un jeune beau,... avec ce tuyau de pipe, là, au milieu de la chambre !... Et Monsieur l'organiste qui a pourtant l'âge de raison !... un père de famille !... Et cela se dit gentilhomme !... La première fois que pareille chose se renouvelle, vous n'aurez pas de café !

— Ouf ! Menace de vieille, pluie pour les grenouilles ! — s'enhardit à grommeler l'abbé Pierre.

— De vieille, de jeune !... Le beau jouvenceau que vous me faites, vous aussi ! — clama Mlle Catherine. — Il vous manque un petit gilet blanc et un jabot ! A-t-on jamais vu ? — Et cramoisie de colere, elle quitta la chambre, en coup de vent.

L'abbé Pierre, au fond, était satisfait.

— Vieille femme, vieille furie, fit-il tranquillement. N'empêche que j'ai encore la main. Ho ! Ho ! Si cela dégringolait !...

Les après-midi d'été, l'abbé Pierre aimait franchir la clôture du presbytère et venir s'asseoir à l'ombre d'un vieil if pour y contempler la campagne. Il voyait de là les blés dorés pleins de bluets d'azur et de coquelicots rouges, les trèfles roses, les prairies vertes semées de fleurs multicolores qui chatoyaient sous les feux du soleil. Il voyait la forêt sombre, comme sous la gaze transparente et vibrante d'une lumière d'émeraude, et tout au loin dans les brumes, les montagnes qui bleuissaient. A quelque distance, il voyait le lac dont dont la brise fronçait légèrement la nappe immense et paisible, bordée de nénuphars et de joncs frissonnants, scintillant, par endroit, de plaques argentées, grisâtres ou violettes. Sur le lac nageaient des canards sauvages qui striaient les eaux de leurs rubans noirs ; au-dessus, planaient des hérons essorés et des nuées de vanneaux criards ; et le lac s'étendait au loin, muet, somnolent, à peine gonflé de quelques vagues.

Tout cela était baigné d'une lumière ardente, infiniment calme, vaste, presque sans limite, plein d'une tristesse douce, bercé de mélancolie...

L'abbé Pierre regardait, regardait et distinguait bien tout d'abord les blés, les paturages, et les arbres du lac, mais petit à petit ce grand monde immense et divers se fondait, se changeait, s'unifiait pour lui en une teinte unique bleuâtre et lumineuse. Les épis, les fleurs, les herbes, les ourlets des vagues et les ailes des hérons, les volées de vanneaux, les nuages, le ciel clair, tout emplissait ses yeux et ne faisait plus en eux qu'une grande lumière sereine d'une douceur infinie. Il ne lui semblait plus voir le vrai monde, mais son âme : voir la vraie terre, mais une vapeur, une buée formée des couleurs de la terre.

Puis cette vision même des yeux de son esprit plutôt que de son corps, se dissipait, s'évanouissait à mesure que s'épanchait de sa mémoire le flot des images autrefois aperçues. Alors commençaient à bleuir en son âme les solitudes marines avec leurs vaisseaux aux voiles blanches, et les gigantesques espaces du désert : et les pyramides silencieuses montaient, et les volcans couronnés d'aigrettes rouges : alors apparaissaient les villes bariolées de l'Orient, et l'inerte cité latine arrachée à la

elles se trouvaient avant le crime du xviiie siècle, c'est-à-dire rassembler tous les citoyens de la République en un seul corps (qu'ils soient Polonais, Lithuaniens, Ruthènes, Lettes, etc.). Ensuite, chaque race pourra librement faire connaître sa volonté, choisir librement son régime politique et ses chefs, et réaliser ainsi son idéal national. Mais, avant tout, chaque peuple doit être libéré de la tutelle russe qui ne répond à rien d'autre qu'à un reste du despotisme tsarien.

Parmi les Lithuaniens, Ruthènes et Lettes, beaucoup sont polonisés ou polonisants et il ne faut pas qu'il y ait par la force un partage parmi ceux qui se réclament de la nationalité polonaise.

D'autre part, s'il y a un nationalisme Polonais, un nationalisme Lithuanien, un nationalisme Livonien, en attendant que chaque nationalité se soit organisée, il y a un lien entre elles, lien qu'il faut resserrer et non pas briser. C'est l'État Collectif Polonais, et c'est l'Ame de la Vieille République.

De quel droit, M. Terechtchenko décide-t-il qu'il en sera autrement?

Oui, de quel droit?

Prince A. Wihtol de Wenden.

La Liberté de la Pologne

(*Opinion d'un Suisse*)

Les Empires centraux ont refusé leur agrément à la nomination du comte Adam Tarnowski au poste de président du gouvernement polonais. Les Empires centraux, dans ce cas, c'est l'Allemagne, et elle seule. Le comte Tarnowski, qui a été ministre d'Autriche-Hongrie à Sofia, à Stockholm et ambassadeur à Washington, s'est toujours montré un sujet fidèle et loyal de sa Majesté apostolique. Il a pris une part considérable et prépondérante à l'entrée en guerre de la Bulgarie aux côtés des trois empires. Si l'on peut lui faire un reproche, ce n'est pas de manquer de zèle en leur faveur, c'est d'en avoir trop, et de s'être montré plus autrichien qu'il n'était nécessaire dans ses procédés diplomatiques.

La nomination du comte Tarnowski, fonctionnaire austro-hongrois, pouvait passer pour une provocation à l'égard des Alliés et pour un manque d'égards envers une grande partie du peuple polonais. En aucun cas, elle ne pouvait devenir un péril pour les puissances centrales.

Le veto de l'Allemagne jette sur la liberté polonaise une lumière impitoyable. Il prouve que les régents, soit disant investis de pouvoirs souverains, ne peuvent rien faire sans la permission des occupants; il trahit en outre qu'entre les Allemands et les Autrichiens il y a en Pologne une rivalité sourde et profonde. On le savait; l'Allemagne, en mettant à l'interdit un des plus loyaux serviteurs de Charles Ier, le confirme officiellement.

Le gouvernement allemand ne veut pas à Varsovie d'un président du Conseil dévoué à l'Autriche, ni d'un chef de gouvernement qui jouisse d'une grande autorité personnelle. Le comte Adam Tarnowski, quoique très conservateur et, à ce titre, suspect aux éléments démocratiques, était l'un et l'autre. Son austrophilie s'appuyait sur une expérience et un passé : les Allemands préfèrent les inconnus et les dociles. Certes, les hommes auxquels les régents vont sans doute faire appel, le prince Drucki-Lubecki ou M. Pomorski, sont de bons Polonais. Mais ils n'ont pas l'autorité personnelle du comte Tarnowski, et les Allemands les croient plus accessibles aux suggestions, pour ne pas dire aux ordres de M. de Beseler.

Les régents, entrés en fonction depuis une semaine à peine, en sont à leur deuxième conflit avec les occupants. Ils ont dû opposer un démenti sec à une information de source intéressée déclarant que l'armée polonaise irait « défendre les frontières du pays ». Les régents veulent bien créer une armée, organe essentiel, à leurs yeux, de la souveraineté. Mais ils ne songent pas à l'engager sur les champs de bataille pour une cause étrangère.

Censuré

Sur ce premier conflit de principe vient se greffer aujourd'hui un conflit de personnes, caractéristique de la façon dont les Allemands conçoivent la liberté de la Pologne.

***

Hélas, les Russes ne semblent pas la comprendre mieux. Les conditions de paix, rédigées certainement par l'un des maximalistes allemands du Soviet, mais approuvées par le Soviet tout entier, et qui deviendront peut-être demain les conditions du gouvernement russe, si l'on fait confiance aux efforts de M. Terestchenko, à la recherche d'une formule d'union, parlent de la Pologne en des termes qui sont un défi au peuple polonais, à toute l'Europe libérale et au président Wilson. « I. Evacuation de la Russie par les troupes allemandes. Autonomie pour la Pologne, la Lithuanie et les provinces lettones. »

L'autonomie n'est pas seulement une notion vague et élastique, c'est un principe de politique intérieure qui conteste implicitement le caractère international du problème polonais. Le Soviet reste, dans ses promesses à la Pologne, non seulement en deçà de toutes les affirmations des Alliés, mais encore en deçà des déclarations de Stürmer, le plus méchant ennemi des Polonais. Le Soviet trahit ses principes démocratiques, au moment précis où l'Allemagne peut en tirer profit. Ce seul exemple montre assez l'origine de ses instructions.

Répétons une fois de plus, puisque les Rusees ne l'ont pas encore compris, ce que veut la Pologne. Le 28 mai dernier, la Diète nationale de Cracovie a adopté une résolution déclarant : « L'effort unanime du peuple polonais tend à la restauration d'une Pologne unie et indépendante ayant libre accès à la mer ». Cette formule, qui émane de Polonais favorables à l'Autriche, doit être considérée comme un programme minimum. En restant si loin de ces revendications, le Soviet fait volontairement et consciemment le jeu de l'Allemagne.

Il appartient aux Alliés de déjouer cette manœuvre grossière, mais périlleuse. Tous les gouvernements d'occident sont entièrement d'accord sur la question polonaise. Le plus réservé, jusqu'ici, a été l'Anglais, mais, « noblesse oblige » et l'Angleterre ne sera pas vis-à-vis de la Pologne, en reste de libéralisme et de générosité.

En ce qui concerne la France, ses hommes d'État n'ont jamais manqué une occasion d'affirmer leur volonté de restaurer la Pologne, et M. Albert Thomas, de passage à Genève, a déclaré hier au représentant du bureau de *Polonia* : « Il est incontestable qu'une Pologne indépendante et unifiée constitue l'un des principaux buts de guerre des Alliés. Je puis vous affirmer que j'ai présenté, lors de mon séjour à Pétrograde, une déclaration très nette sur la question polonaise, au nom du gouvernement français. »

Il ne reste plus qu'à mettre sous cette déclaration la signature solidaire et publique de tous les gouvernements alliés. Ce sera l'une des tâches les plus essentielles de la prochaine conférence de Paris, et nous avons confiance qu'elle n'y faillira pas.

W. M.

(*J. de Genève*, 9-xi 1917.)

La situation en Pologne

Conseil de Régence

L'Archevêque Kakowski, le prince Z. Lubomirski et le comte J. Ostrowski.

Le premier ministère polonais

Président : Adam Tarnowski; justice : Parczewki; instruction : Lucien Zarzecki; cultes : Michel Karsk; agriculture : Wienawski; ravitaillement : Jean Stecki; communications : comte Henri Potocki; travaux publics : Kaczorowski; finances : Stanislas Janicki; industrie : Kislanski; commerce : Gustave Gromann, de Lotz; guerre : maréchal Rozwadowski.

Le nouveau roi de Pologne !

Suivant le *Lokal Anzeiger*, le Conseil de la couronne, qui a eu lieu lundi, aurait pris les décisions suivantes au sujet de la Pologne :

L'empereur Charles prendrait le titre de roi de Pologne, établissant ainsi un lien personnel entre la Pologne et l'Autriche. La Galicie serait réunie au nouveau royaume de Pologne.

L'Allemagne recevrait comme compensation la Lithuanie et la Courlande, qui seraient réunies de la même manière à la Prusse, c'est-à-dire que le roi de Prusse prendrait les titres de grand duc de Lithuanie et de duc de Courlande.

Suivant le *Berliner Tageblatt*, le territoire du nouveau royaume de Pologne serait arrondi par des parties de la Lithuanie, notamment par le gouvernement de Souwalki qui, par son histoire, appartient à la Pologne. Celle-ci recevrait un droit de sortie sur la mer par la Vistule allemande. Toutefois les pourparlers à ce sujet ne sont pas terminés, ce qui prolongerait le séjour à Berlin du comte Czernin.

---

terre et des foules de gens, et des bêtes étranges; il s'y formait un chaos d'impressions, apaisé, voilé d'éloignement: elle était emportée dans le songe, l'oubli. Il fallait que le préféré du vieux curé, un orphelin de sept ans, le petit Ignace, envoyé exprès par la gouvernante, vînt l'éveiller de sa rêverie en le tirant par la soutane.

— Monsieur le chanoine!

— Ah!... quoi?

— Monsieur le chanoine a dormi?

— Oui, un petit somme.

— Mademoiselle la gouvernante a dit que je me dépêche et que je dise à M. le chanoine de venir.

— Bon, bon, nous y allons.

— Monsieur le chanoine!

— Quoi donc?

— Est-ce que le bon Jésus dans le ciel marche comme vous?

— Mais oui.

— Est-ce qu'il est nu-pieds?

— Certainement. Pourquoi veux-tu qu'il ait des bottes, puisqu'il fait chaud?

— Est-ce qu'il est grand?

— Oh! Oh! comme le monde!

— Alors quand il fait du tonnerre, ça lui passe entre ses doigts de pied?

— Bien sûr, bien sûr.

— Est-ce qu'il est bon?

— Oh! Oh! comme le miel.

— Et le miel est bon?

— Est-ce que tu ne l'as pas goûté?

— Et le Bon Dieu?

— Le Bon Dieu aussi est bon.

— Encore plus bon?

— Non, la même chose, la même chose!

— Et il est grand, le Bon Dieu?

— Grand comme le bon Jésus.

— Monsieur le chanoine.

— Quoi donc?

— Mademoiselle la gouvernante a dit que je me dépêche et que je dise à Monsieur le chanoine de venir.

— Bon, bon, allons.

— Eh! bien venez. Donnez la main. Là, tout doucement, parce que vous êtes vieux.

Et Ignace prenait l'Abbé Pierre par la main et ils allaient par le sentier qui conduisait à la cure, parlant, en chemin, beaucoup et de choses sérieuses.

Occupé par le service de Dieu et des hommes et lourdement occupé, Monsieur le vicaire, qui passait les jours et les nuits sur ses livres de théologie, n'apportait pas grand aide à l'abbé Pierre: le vieillard n'avait donc guère de loisir pour penser à la mort, d'autant qu'il promettait sans cesse de ne pas abandonner au Bon Dieu un seul jour de ses cent ans. Mais un beau soir d'automne, comme le soleil couchant mettait sur le ciel sombre ses dernières taches violettes, l'abbé Pierre qui, depuis un bon moment, était resté silencieux et comme sommeillant sur la véranda de son jardin, tourna soudain la tête vers l'organiste assis en face de lui et dit d'un ton plus grave que d'habitude:

— Monsieur Delewski, je crois bien qu'il faut y aller.

— Où donc, s'il vous plaît, Monsieur le chanoine?

— Plus loin que d'ici à la chancellerie de la paroisse, là-bas.

Et il montra du doigt le mur blanc du cimetière, au loin.

Delewski sursauta.

— Qu'est-ce qui vous prend, cher Monsieur le chanoine? Vrai de vrai c'est même inconvenant.

— Non, voyez-vous, Monsieur Delewski, organiste de Klonice, il faut y aller. C'est temps. Je devrais tout de même céder ces treize ans au Bon Dieu.

— Oh! Oh! voulez-vous bien ne pas me faire de la peine!

— Eh non, c'est temps. Je me suis justement confessé ce matin comme tout exprès, et j'ai communié. Je suis prêt. On pourra peut-être encore envoyer chercher Monsieur le vicaire, mais bien s'excuser, car il sera certainement sur la Somme théologique ou sur l'Imitation. Voilà les prêtres qu'il faut faire chanoines, pas de vieux blagueurs comme moi.

Des champs, à travers le jardin, arrivaient les souffles frais de l'automne, et l'on entendait le bruissement paisible du vent.

— Monsieur Delewski, dit le vieillard.

— J'écoute, Monsieur le chanoine.

Ecoutez, bon ami, mais pas moi, le monde. Entendez-vous ce murmure? Il me semble, moi, que j'entends tourner toute cette grande machine dont Dieu est le constructeur et l'éternel mécanicien. Les planètes et les soleils tournent sur leurs axes et chacun suit sa route et bourdonne. Le monde entier bourdonne. Et Lui, le constructeur, l'éternel mécanicien, écoute et se réjouit. Pensez, seulement, organiste de Klonice, Mathieu Timothée Delewski, blasonné de la Cykorya, quel énorme, quel merveilleux bourdonnement ce doit être! Vous croyez que c'est comme le moulin à vent de Kuba Michel de Zardzewica, mais c'est comme des milliers, des millions de moulins à vent comme celui-là! Oh! Oh! C'est comme toutes les vagues de l'Atlantique, comme toutes les trombes du Sahara ensemble. Ecoutez seulement...

— J'écoute, Monsieur le chanoine.

— Vous entendez?

J'entends comme le vent siffle dans le jardin.

— Et le murmure du monde, de l'énorme machine, vous ne l'entendez-pas?

— Non, pardonnez-moi, Monsieur le chanoine.

L'abbé Pierre réfléchit un instant et reprit :

— Ouvrez, Monsieur l'organiste, cette vitre-là, au nord. Qu'il entre le plus possible de l'odeur des champs. Là-bas, c'est autre chose... Peut-être, si Dieu nous fait grâce, peut-être que la lumière céleste, et les chœurs des anges, et les parfums du paradis seront en effet de vraies merveilles, mais il n'y aura pas les champs de Klonice, il n'y aura pas cette senteur du jardin de ma paroisse... L'éternité est longue, mais cinquante ans même un chien ne les vit pas... Vous ferez soutenir ces jeunes ormes, n'est-ce pas? Et puis qu'on couvre bien de paille les poiriers pour l'hiver... Oh! Oh! Il n'y aura pas cette odeur-là... Mon bon Monsieur Delewski, j'ai été en Terre-Sainte, en Arabie, dans les orangeries d'Italie, mais nulle part cela ne sentait comme chez moi autrefois à Zalan et depuis, ici, à Klonice... Monsieur Delewski?

— A votre service, Monsieur le chanoine.

— Est-ce que la lune s'est levée?

— Oui, bien.

— Elle brille? Car cela me fais mal de regarder de ce côté.

— Elle brille.

— Dieu soit loué! Je n'aurais pas voulu mourir par le mauvais temps.

(A suivre.)

La future Constitution

Le président de la commission du Conseil d'Etat chargée de préparer la constitution polonaise a fait les déclarations suivantes au rédacteur d'un journal polonais :

Le projet auquel la commission a travaillé pendant cinq mois est maintenant terminé. Le catholicisme sera, en Pologne, la religion d'Etat, la Pologne formera une monarchie héréditaire; le premier roi sera élu par la Diète; le roi ne pourra se marier qu'avec le consentement de la Diète. Le roi devra résider en Pologne; il ne pourra pas, sans l'approbation de la Diète, accepter la couronne d'un Etat étranger. Le Parlement comprendra deux Chambres : une Diète et un Sénat. La Diète sera élue sur la base du suffrage universel égal, direct et secret, avec représentation proportionnelle. Le Sénat sera composé pour moitié de membres élus et pour moitié de membres nommés par la couronne.

EN POLOGNE

La Première « Ligue de Navigation Maritime » en Pologne

Lausanne, le 2 novembre 1917.

A l'initiative des ci-devant légionnaires polonais s'organise à Cracovie une société, la première de ce genre, sous le nom de « Ligue de navigation maritime ».

Cette ligue aura pour but de : *a*) faire connaître au public l'histoire de la navigation maritime et d'exposer les causes qui en ont amené la négligence et la décadence en Pologne; *b*) appeler l'obtention en premier lieu des sphères commerciales, industrielles et agricoles sur la nécessité de posséder notre propre flotte commerciale nationale, et conjointement sur la stagnation des affaires au cas où cette flotte erait défaut et sur les fâcheuses conséquences qui en résulteraient; *c*) organiser la première société polonaise de navigation par actions, etc. Plusieurs professeurs de l'Université jagellonienne ont annoncé une série de conférences sur ce sujet.

Les travaux préparatoires de cette action sont dirigés par l'ex-commandant de brigade légionnaire Roja.

PADEREWSKI ET LA GUERRE

Paderewski s'est engagé dans l'armée polonaise en formation, telle est la nouvelle brève que le télégraphe d'Amérique a transmis à la presse du monde entier.

Ces quelques mots dans leur concision ont provoqué la plus vive émotion : seuls les amis du grand musicien patriote n'ont pas été surpris. Ils savent le cœur généreux de Paderewski, ils connaissent son courage moral, son besoin d'action directe, son dévouement à toutes les nobles causes. A lui seul, Paderewski personnifie sa patrie meurtrie et douloureuse. *La Pologne n'est pas morte tant que nous vivons*, ainsi le dit l'Hymne national. Et tant qu'il vivra, Paderewski défendra l'indépendance de son pays.

Dès le début de la guerre, il a parcouru les Etats-Unis, non seulement pour récolter, par le moyen de son merveilleux talent, des fonds considérables destinés à soulager les misères de son pays ruiné mais encore, dans des conférences dont l'influence fut profonde, il a mis au service de la cause juste son éloquence géniale, inoubliable pour qui la subit une fois. Ce n'était point assez; Paderewski tout entier a voulu se consacrer à son pays; il vient de s'enrôler. Ce geste si beau est digne du noble artiste.

D'après le *Nowa Reforma*, on mande de Varsovie que malgré le refus du gouvernement allemand d'agréer Tarnowski comme président des ministres polonais, le conseil de régence l'a de nouveau présenté comme candidat à la présidence.

BIBLIOGRAPHIE

Le Monde Slave. Revue mensuelle, nos 3-4, Paris, 19, rue Cassette.

Les derniers numéros du *Monde Slave* offrent comme le premier, une suite d'études savantes, documentées et nullement indigestes, car elles procèdent toutes de ce même esprit de vie et de sincérité qui a présidé à la fondation de la Revue.

Nous voudrions citer tous les articles et donner un compte rendu détaillé de chacun. Nous nous sommes surtout arrêtés à l'article de *M. Haumant, La crise pacifiste en Russie*, où le souci de renseigner le lecteur n'égale que l'impartialité du critique. L'article de M. *Meillet, Le Petit-Russe et le Grand-Russe;* une exploration dans le domaine des groupes linguistiques russes, qui amène l'auteur à des conclusions qui, cependant, ne laissent pas de nous étonner, tout en reconnaissant que le *Petit Russien* ait parlé par 29 millions de Ruthènes, il pense « qu'il est fâcheux de multiplier les langues de civilisation » et que les petits Russiens auraient intérêt à adopter le Grand Russe dont l'importance littéraire est plus grande. La raison est excellente; mais n'est-ce pas là, une « idée » d'intellectuel ! — La dernière partie de l'article de M. *Eisennmann, Le Problème Slave dans la Crise Européenne*, nous a causé une certaine surprise. Nous l'avons lu avec d'autant plus d'intérêt que la Pologne est directement en cause; et nous y avons noté une page, dont nous extrayons ce passage :

« Dans l'Europe d'après la guerre, la Pologne si jalouse et justement jalouse qu'elle soit de son indépendance, ne pourra vivre que dans la solidarité slave. Il déplaît aux Polonais d'en convenir aujourd'hui, et l'on ne saurait s'étonner, que trop longtemps victime d'une tyrannie qui prétendait puiser son titre dans un slavisme mal entendu, faussé, mensonger même, ils aiment à répéter comme pour mieux s'en persuader, qu'ils sont, non pas une fraction du peuple slave, mais la Pologne, rien que la Pologne, la Pologne libre, indépendante, seule maîtresse d'elle-même. »

Non, nous ne souhaitons pas renaître aux dépens de la Russie, et sans lien moral avec elle; nous acceptons avec joie la perspective d'une entente cordiale et d'une alliance avec la Russie nouvelle qui nous libère de son plein gré; mais pourquoi ne serions-nous pas *la Pologne, rien que la Pologne, la Pologne libre et indépendante, seule maîtresse d'elle-même?* De même que toutes les nations latines sont libres, reconnaissent et revendiquent les droits de leurs nationalités respectives, de même la Pologne se croit distincte des Russes. Pas plus que l'Italie ne dépend de la France, que le Portugal ne dépend de l'Espagne, notre pays ne prétend être inféodé à aucun autre.

Pourquoi ne pas vouloir accepter *notre* point de vue plutôt que nous imposer des désirs étrangers à nos aspirations? La Pologne n'a-t-elle pas assez souffert? n'a-t-elle pas affirmé sa vitalité? N'existe-t-elle pas? N'est-elle pas immortelle? M. Eissenmann écrivait dans la première partie de cet article : « aucune nation slave n'a jamais songé à immoler son individualité nationale à ce rêve d'un panslavisme nuageux. Les Polonais, les Bulgares l'ont surabondamment prouvé. »

Egalement quelques autres passages où il est question pour le monde slave, de reconnaître l'indépendance de *chacune* de ses nations.

La Pologne ne veut pas être vassale; si cette opinion qui est heureusement celle d'une minorité arrivait à prévaloir, ce serait la preuve que les Alliés ne sont pas assez sûrs de leur force, qu'ils n'osent pas s'engager, et qu'ils dissimulent leur impuissance sous des prétextes dont personne ne serait dupe, ni en Pologne, ni dans le monde entier.

Dr W. Bronislawski.

NOS AMITIÉS

Paris, le 29 octobre 1917.

Monsieur le Directeur,

J'ai toujours eu la plus profonde sympathie pour votre peuple, — symbole de foi courageuse et persévérante, — et je suis avec un ardent intérêt le noble combat que vous menez pour la reconstitution de votre patrie. N'ayant jamais douté du clair bon sens de votre peuple, j'étais assuré que les promesses hypocrites de nos ennemis communs n'arriveraient pas à le séduire, et j'ai autant de satisfaction à suivre les progrès de la Légion polonaise, qu'à voir la rage fielleuse que votre résistance énergique fait distiller à la *Gazette de Voss*.

La révolution russe a dissipé tout ce qui pouvait encore vous sembler trouble ou incertain; l'impuissance ennemie sur le front principal vous garantit l'accomplissement de vos vœux, ainsi vous démontrerez à l'Allemagne que ces vœux n'étaient pas chimériques. Elle reprochait naguère à votre imagination « de se nourrir d'irréel » : ce qu'elle appelle ainsi, dans son aveuglement ordinaire, c'est la simple et pure justice, celle qu'énonçait si magnifiquement le *Symbole* d'Adam Mickiewicz, et que tant de braves cœurs transforment maintenant en réalité.

Avec mes vœux les plus sympathiques, veuillez agréer, etc.

G. Dalmynda,
Docteur ès-Lettres,
Professeur agrégé de l'Université de Paris.

Monsieur,

Lecteur assidu du journal *La République Polonaise*, et fervent admirateur des efforts que vous dépensez vous, et vos compatriotes, pour obtenir la libération de votre noble et malheureux pays. Convaincu d'autre part qu'une grande diffusion est nécessaire à cette belle cause, je viens vous offrir mon modeste concours et ma première obole, mille francs. Dussent-ils vous être de quelque utilité pour lutter jusqu'au jour où « l'aigle noir de Prusse ayant reçu le coup fatal, l'aigle blanc de Pologne aura repris son vol. »

Croyez, mon cher Monsieur, à mes sentiments distingués,

Bastide.
Paris, le 28 octobre 1917.

Paris, le 12 octobre 1917.

Cher Monsieur,

J'ai été très heureux de recevoir *La République Polonaise* depuis quelques mois et, ne me contentant pas de m'associer moralement aux nobles idées que défend ce journal, idées de liberté et d'indépendance, chères à tous les hommes dignes de ce nom, je vous adresse la somme de cinq cents francs dont vous voudrez bien faire la répartition entre les œuvres de secours, d'assistance ou de propagande polonaises que vous jugerez les plus intéressantes.

Veuillez agréer, etc.

G. Destreicher.

DO CZYTELNIKÓW

« Rzeczpospolita Polska » od dziś wychodzić będzie cztery razy na miesiąc. 1-go i 15-go każdego miesiąca numer francuski — 8-go i 22-go numer polski. W ten sposób pismo nasze staje się tygodnikiem, bez powiększenia prenumeraty.



Directeur-Gérant : L. CHOLESKI. — Secrétaire de la Rédaction : J. JANUSZEWSKI. — Administrateur : J. M. ZIMOCKI
Chaque abonnement au journal *La République Polonaise* donne droit à deux brochures-primes : *La Petite Histoire de Pologne*, et les *Romanciers Polonais*.
Imprimerie M. Flinikowski, 216, Boulevard Raspail, Paris.